



«Il y a une part de beauté dans le cauchemar de l'amnésie : c'est précisément là que naît la littérature», affirme Frederika Amalia Finkelstein.

«La mémoire est infinie»

Frederika Amalia Finkelstein a écrit un premier roman très remarqué, *L'oubli*.

Alma, jeune fille d'aujourd'hui, est âgée «entre 20 et 25 ans». Tourmentée par la mémoire de la Shoah depuis qu'on lui a appris que son grand-père Jacob y a échappé en embarquant pour Buenos Aires, elle a longtemps évité ce chapitre de l'histoire familiale et mondiale, qui par ailleurs fait l'objet d'un «devoir de mémoire». Jusqu'au jour, en effet, où elle fait la rencontre bouleversante de la petite-fille d'Adolf Eichmann, qui n'arrive plus à se souvenir du nom du camp d'Auschwitz.

Entretien avec notre journaliste Frédéric Braun

Votre narratrice, Alma, en tant que descendante de rescapé de la Shoah, souhaite oublier "l'extermination des juifs" et dit ne plus supporter "le matraquage dont fait l'objet la société". Le devoir de mémoire a-t-il pris une tournure perverse aujourd'hui?

Frederika Amalia Finkelstein : Je ne parlerais pas de perversion. Je dirais qu'il s'est révélé à sa propre impuissance. Le devoir de mémoire nous met face à divers degrés de lecture : politique, géopolitique, métaphysique, et enfin, spirituel. Ces degrés m'intéressent tous, sachant que le degré spirituel est pour moi celui qui justifie la traversée de tous les autres, pour l'atteindre. C'est semblable à la science des sols : percer les différentes couches pour atteindre le noyau. L'expression "devoir de mémoire" incarne le conflit de ces degrés : le politique et la géopolitique entrent en contradiction avec le métaphysique et le spirituel. On ne peut pas faire de la mémoire un devoir. Ce serait comme dire : je déclare que l'infini est finitude. Cela n'aurait aucun sens. Pour moi, la mémoire est infinie. C'est un objet indéterminé. Une droite, si vous préférez, et non pas un segment. En faire un devoir d'État, une question civique, est voué à l'échec d'un point de vue spirituel ; mais est obligatoire d'un point de vue politique et civique. Finalement, je préfère le terme de *nécessité* à devoir. Cela montre à quel point c'est intime et vertigineux.

N'est-ce pas aussi la preuve qu'on tend à oublier un peu que le traumatisme de la Shoah continue à se transmettre dans les familles?

Dans la modernité, la généalogie est sans cesse remise en cause. Le moderne préfère penser qu'il n'y a rien qui le précède : pour lui, la liberté naît dans l'individu, dans le "self-made". C'est un véritable litige entre la notion d'individu, de "self-made" et celle de généalogie. Il y a une forme de déni de la mémoire, qui s'incarne aujourd'hui par un oubli de l'histoire nationale ou familiale. Qui, aujourd'hui, est capable de réciter la généalogie des rois de France ou de connaître le nom de jeune fille de sa grand-mère? Pratiquement personne. Cet effacement du passé, sous l'impression d'une liberté plus grande (une *tabula rasa* perpétuelle) peut donner lieu à un déséquilibre. C'est ce qu'on appelle parfois les "invisibles", qui surgissent dans un être qui lui-même ne comprend pas, s'il n'a pas accès à sa mémoire, l'expérience dont il est le lieu (souffrance, extase, visions, etc.). Tout comme je pense qu'il est difficile – et finalement impossible – pour l'homme de vivre sans Dieu, il est aussi impossible de vivre en étant précédé par rien.

La narratrice vit dans la tension entre son besoin d'oublier, à travers internet, la publicité etc., et son désir d'accéder à sa mémoire...

Le livre met en scène une jeune femme qui vit suspendue dans le vide et assoiffée d'une nécessité divine. Elle vit à la fois dans la recherche obsessionnelle d'une mémoire et au cœur de son impossibilité, parce que cette mémoire est sans cesse anéantie, par le passage du temps et par la technologie. Mais il y a une part de beauté dans le cauchemar de l'amnésie : c'est précisément là que naît la littérature. Lorsque la pensée passe la main à ce qui ne peut pas se résoudre, tout en apparaissant : à ce qui est incarné sans jamais être dit. En un mot : le mouvement.

Existe-t-il quelque chose comme des héritages psychiques que seuls les descendants de traumatisés de la Shoah ressentent?

Vous posez la question de la singularisation du mal. C'est une question intéressante. Je dirais même que c'est une question qui m'obsède, car elle rejoint la question plus large, la question majeure de ma vie : quelle est cette frontière entre le fini et l'infini? Quel est ce paradoxe absolu, infranchissable, insupportablement (parce qu'insoluble) et magnifiquement mystérieux entre notre possibilité à penser l'infini, et même à l'être (sensation d'être infini dans l'écriture, dans la lecture, dans la prière, dans l'amour) et cette terrible précarité du réel, du corps (nous vivons en moyenne 80 ans, etc.)? La question du mal est exactement la même que celle-là, et en cela elle me tourmente sans discontinuer : le mal est-il réductible à des faits, à un système, à des événements, et donc à une forme de manifestation individuelle de celui-ci, particulière : les juifs ont vécu telle chose, les Rwandais telle chose, les Syriens telle chose, etc.

Les expériences du mal sont donc à chaque fois différentes...

Chaque moment du mal à sa spécificité, et il est très important de reconnaître les spécificités du mal dans chaque moment de violence : c'est le rôle de l'historien. L'historien encadre et détaille, et son rôle est essentiel. Il permet de ne pas tout mélanger : de conserver la notion de spécificité. Cependant, quelque chose échappe à l'historien : il y a une incommensurabilité du mal qui dépasse toute particularité. Là, pour moi, Hannah Arendt a complètement tort. Elle sociologise le mal, elle le rabougrit.

C'est-à-dire?

Je pense que le mal, comme le bien, sont des expériences du temps. Passé un certain cap d'intensité, le temps n'est pas mesurable. C'est là qu'intervient la littérature : c'est là où je me sens obligée, en tant qu'écrivain... de synthétiser le temps, c'est-à-dire le mal et le bien et ne plus avoir ce piège d'une dualité : les deux coïncident. Les synthétiser dans un mouvement. Pour moi, c'est cela écrire. C'est donner vie à un mouvement paradoxal, extrêmement structuré et incommensurablement fou. Qu'on s'envole avec le livre, mais par l'opération magique de la poésie et de la pensée.

La narratrice, elle, est hantée par les images de cadavres des camps nazis, qui l'empêchent de dormir la



Photos : ap

«La littérature est une science vivante : elle doit faire la synthèse de son temps, tout en dépassant son temps», estime Frederika Amalia Finkelstein.

nuît. "Je suis entraînée par quelque chose d'obsène", reconnaît-elle. La confusion entre imaginaire, virtuel et réel est un thème récurrent dans votre livre...

Je suis née au début des années 1990, dans un environnement sensible aux nouvelles technologies. Mes parents ont acheté le premier modèle de Macintosh, le 128K, paru en 1984. Dans mon enfance, il demeurait dans un placard, comme une pièce de musée. J'ai aussi été initiée, par l'intermédiaire de mon frère, aux jeux vidéo : Nintendo 64, Dreamcast, Game Boy, Playstation 2, etc. J'ai vécu en Amérique du Sud et j'ai grandi aussi dans les salles d'arcade : jeux de voiture et d'extermination. Le virtuel est profondément ancré dans ma mémoire émotionnelle et tactile. À tel point que j'ai vécu dans l'enfance comme une nouveauté, une forme d'avant-garde, ce que nous vivons maintenant comme la norme : le virtuel qui prend le pas sur la réalité. Dans *L'oubli*, nous avons même dépassé ce stade : le virtuel est incorporé à la réalité comme un médium qui engendre des visions.

Ces visions, pour vous, font partie de l'expérience littéraire...

Il est fondamental que l'expérience du virtuel ne soit pas exclue

de la littérature : je l'ai déjà dit, pour moi, l'écrivain est un sismographe. La littérature est une science vivante : elle doit faire la synthèse de son temps, tout en dépassant son temps - c'est aussi pour cela que l'on écrit, pour transmettre ses phrases au futur. Le virtuel est une matière dangereuse, puissante, et de son épreuve peut naître de l'intensité, et par là-

sur internet ne disparaîtra pas. C'est le cœur de ce paradoxe qui me passionne.

Du coup, comment avez-vous vécu un évènement aussi médiatisé tel que les attentats de Paris?

Les attentats de Paris m'ont profondément choquée. D'abord, bien entendu, l'ampleur inouïe du mas-

hanter. L'extermination n'était pas au passé, elle n'était pas non plus dans des contrées lointaines : elle a surgi au cœur de ma ville, à 600 mètres de chez moi. Le 13-Novembre a signifié pour moi l'extermination de masse en train de se faire, en temps réel, et la "fosse" du Bataclan n'a cessé de me hanter car elle est littéralement devenue une fosse commune. Enfin, la façon

ment. C'est la nature du terrorisme : le crime et sa médiatisation sont consubstantiels.

On pense à l'idée que vous développez dans *L'oubli*, selon laquelle Hitler est devenu un "mythe" tandis que ses victimes ne sont que des "chiffres"...

Oui, je travaille là-dessus depuis le début. La déshumanisation engendrée par le règne de la technique. Les écrans, les chiffres. Et au cœur de cette catastrophe, l'intensité propre à notre temps, et par-dessus tout, la nécessité de la mémoire. Je creuse ce sillon. Une mémoire vivante, trouée. Impossible.

Vous lisez quoi en ce moment?

J'ai lu pratiquement tout Kertész ces douze derniers mois. Je me sens proche de son narrateur perpétuel. *Les Tambours de la pluie* d'Ismaïl Kadare. La Bible, Kafka, Lowry, toujours. *Le Carnet noir*, de Durrell. Les poèmes liturgiques de Cristina Campo, publiés à L'Arpenteur.

Vous savez déjà de quoi parlera votre prochain livre?

Mon prochain livre parle de l'extermination dans le présent, de la tentation de détruire et du désir de beauté.

Le 13-Novembre a signifié, pour moi, l'extermination de masse en temps réel



même de la poésie. Dans *L'oubli*, la narratrice a un lien paradoxal au virtuel, lié à la nature même de celui-ci. Le virtuel efface sans cesse : c'est donc un lieu de réinvention. D'un autre côté, le virtuel archive : les serveurs sont constitués de telle manière que tout ce qui apparaît

sacre, qui visait directement ma génération, perpétré par des assassins qui sont également de ma génération. Ensuite parce que je connais bien le lieu du massacre, le Bataclan. J'y suis allée de nombreuses fois, comme beaucoup de Parisiens. Cette fosse n'a cessé de me

dont l'évènement s'est déroulé en temps réel, dans les médias, avait quelque chose de nouveau. Et c'est là toute la perversion de ce "terrorisme 2.0" : la surmédiatisation de l'évènement a achevé de mener à bien la mission des terroristes, qui ont tué pour surgir médiatique-

Repères

État civil. Frederika Amalia Finkelstein est écrivain. Elle a 25 ans et vit à Paris.

Parcours. Elle termine actuellement un master en philosophie à l'université de La Sorbonne, à Paris. Avant *L'oubli*, elle a publié des textes dans la revue *Li-gne de risque*.

Réception. À la parution de *L'oubli*, l'écrivain français J. M. G. Le Clézio, prix Nobel 2008, adresse une lettre admirative à Frederika Amalia Finkelstein, dont il qualifie le livre de «cri», d'«appel au secours, à la reconnaissance et à la mémoire».

Prix. *L'oubli* été ensuite sur les listes de sélection du prix Renaudot, du prix Décembre ainsi que du prix de Flore, fondé par l'écrivain Frédéric Beigbeder.

Référence. *L'oubli*, collection Folio, Gallimard (2016), 192 pages, 6,50 euros

